

étendue. Des églises bâties en pierre, des couvens bâtis en briques, distribués partie dans l'intérieur de la ville, partie sur le pourtour, ressemblent à des bastions détachés.

Le peuple de Sarragoce est robuste, vigoureux, fier, séditieux, aguerrri contre les intempéries de l'air. La liberté y a duré plus long-temps qu'en aucune autre ville d'Espagne.

La détermination de défendre Sarragoce n'a pas été le résultat d'un plan combiné par les chefs militaires ou civils. L'histoire en rapportera la gloire entière à cette population loyale et généreuse, qui, par son instinct sublime, a deviné sa force et n'a pas hésité à sacrifier ses intérêts particuliers à la plus sainte des causes. Le capitaine-général avait désespéré du salut de la ville. Le jour même de l'entrée des Français, il était sorti de Sarragoce par le faubourg de la rive gauche de l'Èbre, avec les débris de l'armée vaincue à Mallen. Des moines, des orateurs du peuple,

quelques-uns de ceux qui dirigeaient l'opinion, l'avaient suivi. Il voulait rallier les troupes, appeler aux armes le peuple des campagnes, et former une nouvelle armée pour combattre encore les Français. Il suivit la rive gauche de l'Èbre, passa ce fleuve à Pina, vint à Belchite, et demanda des secours aux Juntas de Soria, de Siguenza et de Valence. Le bataillon de Versaye, officier aragonais des gardes-wal- lonnes, avait été envoyé, depuis le commen- cement de l'insurrection, à Calatayud, pour observer la route de Madrid, d'où l'on atten- dait une attaque. Il rejoignit son général en chef avec trois mille soldats de nouvelle levée. Palafox partit de Belchite, et arriva le 21 à Almunia. Son armée réunie était de cinq à six mille hommes d'infanterie, cent chevaux et quatre pièces de canon. Il pouvait encore tenter le sort des armes et aller au secours de la capitale. L'ardeur des soldats était ralentie. Les combats de Mallen et d'Alagon lui avaient appris que le courage ne supplée pas toujours

à l'expérience. La sortie de Sarragoce avait ébranlé la confiance. Il ne manquait pas de conseillers timides qui proposaient la retraite sur Valence, comme le seul moyen de ne pas compromettre l'armée. Le jeune général annonça qu'il donnerait des passe-ports à ceux qui voudraient aller à Valence. Il dit aux soldats : « Qui m'aime me suive ! » Et l'armée entière le suivit.

LE 23, l'armée aragonaise se mit en marche pour Epila, afin de menacer la communication des Français avec Tudela. Le général Lefebvre-Desnouettes apprend au matin que l'ennemi est en marche et va droit à lui. A huit heures du soir, il arrive. Les Aragonais n'ont pas le temps de se mettre en bataille. Attaqués avec vigueur, ils fuient de toute part. Leur canon est pris. Deux mille hommes sont tués ou blessés. Ceux qui ont survécu se retirent à Calatayud.

La campagne d'Aragon n'avait pas coûté

alors deux cents hommes aux Français. Le général Palafox sentit enfin que la partie était trop inégale. Ses troupes ne pouvaient pas tenir campagne. Derrière des murailles et encouragées par la population, elles pouvaient faire du mal à l'ennemi. Il passa quelques jours à Calatayud pour rallier les fuyards. Il fit rentrer ses troupes à Sarragoce sur deux colonnes; lui-même revint dans la ville le 1^{er} juillet, seize jours après en être sorti. Le bataillon de Versaye resta à Calatayud avec quelques dépôts que de nouvelles recrues devaient bientôt remplir.

La première tentative du général Lefebvre-Desnouettes sur Sarragoce avait démontré l'impossibilité de prendre la place avec du canon de bataille. On forma à Pampelune et à Bayonne un équipage de siège de quarante-six bouches à feu, parmi lesquelles quatre mortiers de douze pouces et douze obusiers. Un mois entier fut employé à expédier les voitures et à transporter les munitions. Le gé-

néral de division Verdier amena deux mille hommes devant Sarraçoce à la fin du mois de juin, et prit le commandement du siège, en raison de son grade. L'armée reçut encore un renfort de huit cents Portugais aux ordres du lieutenant-général Gomez Freire. Ce renfort consistait dans le 5^e bataillon d'infanterie et un bataillon de chasseurs restés en Biscaye lors du passage du corps de troupes du marquis d'Alorne, mais diminué par la désertion toujours croissante. Ainsi les soldats portugais unis aux Français allaient combattre, exterminer les Espagnols, pendant qu'en Portugal leurs pères et leurs frères, unis de cœur aux Espagnols, et faisant cause commune avec eux, soutenaient contre les Français une guerre à mort.

L'ARMÉE entière employée contre Sarraçoce n'était pas forte de plus de huit mille hommes. Sarraçoce communiquait de toute part avec la campagne. Aucune troupe n'avait

encore paru devant le faubourg de la rive gauche de l'Èbre. L'arrivée des renforts déterminâ les assiégeans à investir la place. Ils s'étaient emparés le 27 juin des établissemens du Monte-Torrero mal défendus par mille hommes de milice bourgeoise qui y tenaient garnison. Le Monte-Torrero est un coteau qui domine la ville vers le sud, à la distance de huit cents toises. Sur la sommité du coteau étaient de vastes et solides magasins où l'on renfermait les bois de construction, les ferremens, les ustensiles, les ateliers nécessaires pour le service du canal impérial d'Aragon. On y trouva les matériaux pour servir à l'établissement d'un pont de radeaux. Les ingénieurs français, si habiles et si zélés, font en une semaine ce qu'en d'autres armées on ne fait pas en un mois. Le 11 juillet, on jeta des troupes à la rive gauche de l'Èbre, devant le village de Saint-Lambert. Les troupes espagnoles qui avaient voulu s'opposer au passage du fleuve, furent rejetées dans le faubourg.

Le 12, le pont de bateaux fut établi. Alors fut complété le blocus de Sarragoce ; si toutefois on peut donner le nom de blocus à l'éparpillement de huit mille hommes autour d'une enceinte de trois mille toises de développement, et que défendent vingt mille hommes armés ; blocus qui gêne, mais n'empêche jamais le ravitaillement.

Quelques combats, des sorties, des attaques au-dedans et au-dehors, précédèrent l'investissement de Sarragoce. Nous les rapporterons quand l'ordre des faits nous aura conduit au récit du siège.

APRÈS le combat de Cabezon, le général Cuesta avait rallié à Benevente les débris de son armée. Il appela aux armes les peuples du royaume de Léon ; il fit de nouvelles levées. Il attendit l'armée de Galice.

Le royaume de Galice est la province la plus catholique des Espagnes. Une hostie et un calice dans ses armes disent la pureté de

sa foi. Elle s'enorgueillit de posséder le sanctuaire du saint protecteur des Espagnes, du général qui vainquit les Maures. Malgré les rapports maritimes, les étrangers ont eu peu d'influence sur les mœurs et les habitudes. La population des campagnes est vertueuse et laborieuse ; elle n'a qu'un cri : *Dieu et le Roi!*

L'invasion des Français, la trahison de Bayonne, les fusillades du 2 mai furent senties en Galice autant et plus vivement encore que partout ailleurs. L'Angleterre en profita. C'est le point le plus rapproché d'elle....

Don Antonio Filangieri, capitaine-général de la province, était vieux ; il fut remplacé par don Joaquin Blake. Ce général, d'origine irlandaise, descendait des Blake du comté de Galloway. Fils d'un négociant de Vély-Malaye, il était un des meilleurs sujets sortis de l'École militaire établie à Puerto de Santa-Maria par le comte Oreilli. Il avait servi dans le régiment d'Amérique comme lieutenant et adjudant.

Dans la guerre de la révolution, il avait fait la campagne de Roussillon et de Catalogne comme major des volontaires de Castille; il avait été blessé à la prise des hauteurs de San-Lorenzo de la Maya. Après la paix, il fut colonel des volontaires de la couronne. La révolution d'Espagne le trouva brigadier. Sa nomination au grade de maréchal-de-camp est un des derniers actes du gouvernement de Charles IV. La voix entière de la Galice l'appela au commandement.

L'ARMÉE de Galice se forma à Lugo pendant le mois de juin. Le peuple s'enrôla à l'envi dans des bataillons de volontaires. L'Angleterre envoya cinquante mille fusils et des effets d'habillement. Elle avait exhumé, des tombeaux flottans où elle amoncelle ses prisonniers, des Espagnols que la violation des traités autant que la force des armes avait mis en son pouvoir. Ils furent habillés à neuf, armés, équipés et dirigés sur la Corogne. Le lieute-

nant-colonel Doyle et d'autres officiers anglais qui avaient accompagné le transport, restèrent avec les troupes espagnoles pour surveiller et diriger l'emploi des moyens fournis par la nation britannique.

Le retour des troupes espagnoles du nord du Portugal, composées du régiment du Roi, dit immémorial, parce que sa création remonte aux temps de Ferdinand et d'Isabelle et qu'on en ignore la date précise, des régimens de Sarragoce, Majorque, Aragon, Naples, Navarre, Balbastro, Girone et autres, augmenta la nouvelle armée. On en forma quatre divisions : les deux plus fortes et les mieux organisées partirent à la fin de juin de Lugo avec le général Blake. Elles passèrent les montagnes, et arrivèrent le 6 juillet à Benavente, où la jonction de l'armée de Galice fut opérée avec les débris qu'avait ralliés Cuesta, et auxquels on donnait le nom pompeux d'*armée de Castille*.

Le maréchal Bessières ne fut pas instruit du

départ des troupes espagnoles du Portugal ; mais il savait vaguement qu'une armée se formait en Galice. Des rapports hasardés annonçaient des débarquemens anglais ; des rapports plus certains ne permettaient pas de douter que le général Cuesta ne formât une nouvelle armée derrière l'Esla. Le général français prévit que le moment n'était pas éloigné où des forces considérables menaceraient son flanc droit, et où il serait obligé de réunir la totalité des siennes pour aller au-devant de l'ennemi. Le général Lasalle, commandant l'avant-garde à Palencia, dut inonder d'explorations de toute espèce le pays couvert et fertile que circonscrivent le Carrion, le Duero, l'Esla et les montagnes des Asturies. La division du général Merle fut rappelée sur Palencia. On ne laissa à Santander que trois bataillons et le général de brigade Gaulois pour commander. Les travaux des forts de Pancorvo et de Burgos furent achevés d'être mis à l'abri d'un coup de main. Le dernier fut mis en état

de contenir cette grande ville qui pouvait bientôt être abandonnée à elle-même. Le service de l'artillerie et des vivres avait été fait de manière à rendre l'armée mobile et forte.

LE corps d'armée des Pyrénées-Occidentales était affaibli par le mouvement continu des corps d'isolés et des bataillons supplémentaires sur Madrid, et surtout par le départ des troupes envoyées au siège de Saragoce. Les 4^e léger, 15^e de ligne et 3^e de la garde de Paris, entrèrent en Espagne pour remplir cette lacune ; ils formaient une division sous les ordres du général Mouton, aide-de-camp de l'Empereur. Pour la première fois, des corps qui avaient combattu à Friedland passaient les Pyrénées. On les regardait avec raison comme supérieurs à ceux qui y étaient déjà. Cette circonstance fit donner aux troupes du général Mouton le nom de division d'élite.

Le 7 juillet, on apprit à Burgos l'arrivée de

l'armée de Galice sur l'Esla. Les troupes de Castille étaient déjà à Medina de Rio-Seco. Les généraux Blake et Cuesta annonçaient hautement le projet de marcher droit à Valladolid.

Le maréchal Bessières voulut les prévenir; il partit de Burgos, le 9, avec sa réserve, composée du régiment des fusiliers, de la cavalerie et de l'artillerie de la garde impériale : il arriva le lendemain à Palencia. La division du général Mouton arriva le 12 dans cette ville. L'armée fut organisée pour combattre. La division du général Lasalle, marchant en tête de colonne, était composée de deux régimens de cavalerie, le 10^e de hussards et le 22^e de chasseurs à cheval, et de la brigade du général Sabathier, forte de quatre bataillons, le 17^e et le 18^e provisoire. La division du général Merle avait deux brigades d'infanterie commandées par les généraux Darmagnac et Ducos, et composées, la première, d'un bataillon du 47^e, d'un bataillon du 3^e suisse, d'un bataillon du 14^e provisoire; la seconde,

du 13^e régiment provisoire, quatre bataillons. La division du général Mouton n'avait que le 4^e léger et le 15^e de ligne ; car les trois bataillons de la garde municipale de Paris étaient restés à Vitoria pour servir aux communications. La réserve était formée par le régiment des fusiliers de la garde impériale et par trois beaux escadrons, un de chasseurs, un de dragons, un de gendarmes d'élite. L'armée avait avec elle trente bouches à feu, dont huit avec chacune des deux premières divisions ; six avec la division d'élite, et dix à la réserve. Le soldat emportait dans son sac du pain pour trois jours. Cinq jours de biscuit portés sur les voitures suivaient les troupes.

LE 13, avant une heure du matin, l'armée partit de Palencia. On marchait pendant la nuit à cause des chaleurs excessives ; on désirait engager une action à la pointe du jour, sûr qu'on était du succès, et content d'avoir devant soi la journée entière pour profiter de

la victoire. L'armée prit position, la droite à la Torre de Mormajas, et la gauche à Ampudia. Les reconnaissances envoyées le soir au couvent de Mortollance rapportèrent que les Espagnols étaient à Medina de Rio-Seco au nombre de trente-cinq mille hommes avec trente pièces de canon.

Le 14, à deux heures du matin, l'armée française marcha sur deux colonnes dans la direction de Medina de Rio-Seco. A la pointe du jour, la cavalerie du général Lasalle aperçut à Palacios deux cents chevaux espagnols, qui se retirèrent aussitôt. Le maréchal Bessières ordonna au général Lasalle de déployer la cavalerie en avant de Palacios et de ne rien entreprendre. Pendant que les deux colonnes se réunissaient et se massaient derrière la cavalerie, on reconnut avec soin la position de l'ennemi.

PALACIOS est éloigné d'une lieue et demie de Rio-Seco : c'est un pays de plaine et de culture.

Le Sequillo coule à peu de distance de la route. En hiver et au printemps, les eaux de pluie attaquent et rongent les plateaux supérieurs et les sillonnent de ravins difficiles à pratiquer. Ces plateaux sont pierreux. Pour cultiver les champs, on retire les pierres, et on en forme des clôtures hautes de deux ou trois pieds autour de chaque propriété. Comme les environs des villes sont mieux cultivés que le reste du pays, c'est aussi là que les clôtures sont le plus multipliées et présentent le plus d'obstacles : toutefois ils ne sauraient arrêter l'infanterie, parce que les soldats peuvent facilement ébranler les pierres ; la cavalerie même les franchit.

L'armée espagnole se formait sur deux lignes au moment où la cavalerie française arriva. La première ligne, forte de huit à dix mille hommes d'infanterie, garnissait un plateau difficile à aborder de front ; elle était appuyée par une batterie de quinze pièces. La seconde ligne était placée à douze ou quinze

cents toises de la première, dont elle débordait de beaucoup la gauche ; elle était plus nombreuse , composée de meilleures troupes ; elle avait au centre une artillerie formidable. La cavalerie était avec la première ligne, un peu en arrière et à portée de la route.

Le maréchal Bessières , ayant reconnu la position des Espagnols, manœuvra de manière à porter la majorité de ses forces dans l'énorme lacune qui séparait les deux lignes ennemies, et à écraser la première ligne avant que la seconde eût le temps de la secourir. La brigade d'infanterie du général Sabathier entama le feu, formée en colonne serrée par bataillon, et aborda le plateau de front , pendant que la division du général Merle y montait par l'escarpement du côté de la route. Deux escadrons de cavalerie , conduits par le général Lasalle entre les deux attaques, chargèrent la cavalerie espagnole. Les trois mouvemens furent simultanés ; l'artillerie française était supérieure à l'artillerie espagnole en nombre et en qua-

lité : une nuée de voltigeurs précédait les colonnes assaillantes. Les généraux français n'étaient occupés qu'à empêcher les soldats de courir : en un instant la position fut emportée, la première ligne de l'ennemi rompue, le canon pris, et la terre couverte de plus de huit cents morts, tués la plupart à coups de baïonnette.

Cependant, la deuxième ligne espagnole prit l'offensive : deux fortes colonnes, appuyées par la réserve d'artillerie de l'armée, rallièrent les fuyards et marchèrent comme pour reprendre le plateau; elles furent bientôt engagées avec la division du général Mouton. Les tirailleurs de cette division furent chargés par trois cents carabiniers royaux et gardes-du-corps, et culbutés dans un ravin. La cavalerie de la garde impériale vint au secours et rejeta la cavalerie espagnole sur son infanterie. La division du général Merle avait continué à marcher dans la direction de son premier mouvement, avait parcouru le front du

premier champ de bataille, et se trouvait sur le flanc droit des colonnes espagnoles de seconde ligne. L'infanterie ennemie continuait à gagner du terrain; l'artillerie de la garde fut compromise, deux pièces de canon tombèrent même pour quelques instans au pouvoir de l'ennemi : c'était le moment décisif. Le général de l'armée française ne le laissa pas échapper; il fit faire à la division du général Merle un changement de front à droite, et charger à la baïonnette. Les deux infanteries se mêlèrent; Mouton, sur le flanc gauche, avec un escadron de chasseurs à cheval, lancé à propos sur la tête de colonne, acheva de l'ébranler; elle fut rompue et prit la fuite : alors la bataille était gagnée. De toutes parts l'ennemi se retira en désordre; de toutes parts les masses françaises arrivèrent au pas de course. Les Espagnols essayèrent quelque résistance dans Rio-Seco, afin de couvrir leur retraite. Le général Mouton, ne daignant pas répondre à leur feu, s'empara de la ville à la baïonnette, et fit

passer les défenseurs au fil de l'épée. La cavalerie poursuivit les fuyards sur la route de Benavente, et en fit un grand carnage.

L'armée espagnole, qui a combattu à Medina de Rio-Seco, était forte de trente mille hommes d'infanterie; l'armée française de dix à douze mille hommes d'infanterie et de quinze cents chevaux. L'artillerie était en nombre égal de chaque côté. Les Espagnols perdirent quinze pièces de canon et cinq mille hommes. La perte des Français monta à cent cinq hommes tués et cinq cents blessés.

La journée de Rio-Seco ne fut pas sans honneur pour les Espagnols; ils étaient plus nombreux, et ils furent vaincus; mais ils disputèrent la victoire. C'était un échantillon de l'ancienne armée espagnole, qui montra ce qu'elle aurait pu faire : c'était beaucoup pour une armée neuve qui était aux mains pour la première fois avec des troupes aguerries. La disposition des Espagnols était mauvaise; ils combattaient en avant du défilé. L'ennemi arrivait

sur eux tout formé, par devant et par les flancs. Il n'y avait pas de position, ce qui eût été nécessaire pour compenser l'inégalité de force morale : ils reçurent la bataille. Or, il faut recevoir une bataille en position ou la livrer¹. La faute capitale fut la première ligne lancée à quinze cents toises en avant de la seconde. Le mouvement de la seconde ligne se portant en avant (et ce fut là proprement la bataille) fut exécuté avec précision et audace.

De son côté, le maréchal Bessières engagea bien ses troupes et prit des dispositions habiles.

LA sécurité du voyage du roi Joseph à Madrid fut le seul résultat positif de la bataille de Rio-Seco. Bessières avait su vaincre : il ne

¹ Blake devait-il livrer bataille? Dépourvu de cavalerie, il se commettait, dans un pays ouvert, contre quinze cents chevaux conduits par un des meilleurs généraux de cavalerie que la France ait eu, Lasalle.

sut pas profiter de la victoire ; c'était la première fois qu'il commandait en chef dans une bataille. Il fut étonné, enivré de son succès ; il ne voulut pas compromettre la gloire acquise ! L'armée vaincue à Rio-Seco se composait du corps de Castille aux ordres de Cuesta, et du corps de Galice aux ordres de Blake. L'armée de Castille, presque toute de recrues du pays où l'on avait combattu, se dispersa. Cuesta, avec sa cavalerie et quelques restes d'infanterie, s'enfuit à Léon. L'armée de Galice, composée de troupes de ligne et de recrues nouvellement habillées, appartenant à la Galice, ne perdit pas sa forme ni son ordonnance ; elle se retira en ordre par Benavente et Astorga, et alla prendre position à Manzanal sur la chaîne de montagnes qui sépare les affluens du Duero de ceux du Minho, et forme l'avant-mur de la Galice.

Après la défaite, les deux généraux espagnols étaient, comme de raison, en discorde l'un avec l'autre. Blake, quoique le plus jeune,

avait des ordres secrets de la Junte de Galice pour ne pas rester dans une entière dépendance de Cuesta; ils avaient eu ensemble des prises violentes. La raison militaire prescrivait au général français de négliger Cuesta, de poursuivre Blake l'épée dans les reins, de l'atteindre et de l'écraser.

La bataille de Rio-Seco était gagnée à midi, la défense de la ville avait duré à peine quelques minutes... Aucun obstacle ne se présentait aux vainqueurs. Le Sequillo était à sec à cause des chaleurs. Les soldats français, essouffés, haletans, baignés de sueur, se précipitèrent vers le ruisseau; n'y trouvant pas une goutte d'eau, ils s'écrièrent: « Les Espagnols ont emmené la rivière. » L'armée victorieuse n'avait fait que trois lieues: une partie de sa cavalerie n'avait pas donné; l'autre avait été engagée pendant peu de temps. Le général Lasalle était lancé sur les fuyards; le maréchal Bessières le força de s'arrêter. Il passa les journées du 14 et du 15 à Medina de Rio-

Seco, comme pour donner à l'ennemi le temps de se rallier. Il mit ensuite quatre jours à faire la route de Rio-Seco à Benavente. La distance qui sépare ces deux villes est de dix lieues.

Généraux, officiers, soldats, gémissaient, se plaignaient de cette inaction intempestive. A Benavente, on voulut déterminer le général en chef à marcher vers le Portugal : on jugeait avec raison que l'apparition des troupes françaises dans le nord de ce royaume suffirait pour rétablir les communications avec l'armée du général Junot, bloquée depuis deux mois. Les ordres furent écrits pour ce mouvement. Après quarante-huit heures d'incertitude, le maréchal Bessières changea d'avis; il résolut d'aller à Léon pour voir si Cuesta y était, et pour attendre ses renforts. Arrivé à Valencia de don Juan, le 21 juillet, il apprit que le général Cuesta était parti de Léon avec six cents chevaux, quatre pièces de canon et quinze cents hommes d'infanterie, quelques Suisses, presque tous officiers et sous-officiers; qu'il

s'était rendu à Mayorga, et que cette ville avait été indiquée par lui pour le rassemblement aux fuyards. L'armée française alla le 22 à Mayorga. Le bruit de la marche suffit pour dissoudre le rassemblement. Le général Cuesta était parti pour Toro avec sa cavalerie, son canon et sa petite colonne d'infanterie; il passa de-là à Salamanque et Rodrigo : il allait chercher en Estramadure des points d'appui pour sa faible armée, et pour lui des coopérateurs plus complaisans que Blake.

Cependant, la victoire de Rio-Seco avait répandu l'effroi jusqu'à l'entrée du Portugal. Zamora, que les Espagnols comptaient au nombre de leurs places fortes, envoya son acte de soumission au vainqueur. Les villes portugaises de Bragança et Miranda do Duero crurent un moment que les Français de la Castille allaient rejoindre leurs camarades, et la nouvelle en arriva à Lisbonne. Les soldats de Blake désertaient par bandes, quoique cette armée reçût à Manzanal des remplacemens en

hommes, en artillerie. L'évêque et les habitans de Léon s'étaient empressés, aussitôt après le départ de Cuesta, d'envoyer au-devant des Français. Les Asturiens tremblaient derrière leurs montagnes; ils avaient garni de troupes les défilés par lesquels on arrive à Oviedo. La ville d'Astorga n'était ni armée, ni disposée pour soutenir un siège.

L'ARMÉE française reçut à Mayorga un renfort de dix mille hommes. Le général de brigade Gaulois ramena de Santander les trois bataillons qui étaient restés sans utilité dans cette ville pendant la bataille de Rio-Seco, et qu'une excessive prudence avait fait diriger sur Burgos pour rejoindre l'armée, tandis que le chemin direct leur aurait épargné plusieurs journées de marche. Le troisième bataillon de la garde municipale de Paris, laissé par le général Mouton à son passage à Vitoria, rejoignit la division de ce général. Le 2^e régiment d'infanterie légère arriva de France. Le général de

brigade Lefebvre amena de Madrid le 11^e provisoire, le 2^e régiment de fusiliers de la garde, le beau corps des cheveu-légers polonais du colonel Krasinski, et le 26^e régiment de chasseurs à cheval. L'artillerie fut portée à quarante-quatre bouches à feu. Le général en chef fut délivré du soin de maintenir la communication entre Bayonne et Madrid. L'armée reçut une organisation nouvelle. Les généraux Merle, Bonnet et Mouton commandèrent chacun une division d'infanterie; Lasalle n'eut plus que la cavalerie; les troupes de la garde impériale continuèrent à former la réserve. L'Empereur s'était déterminé à agrandir ainsi cette armée, parce qu'il voulait qu'on exterminât l'armée de Galice.

Le maréchal Bessières regardait l'opération de la Galice comme très-difficile. Élevé dans le service de la cavalerie, il avait pour la guerre de montagne une aversion qu'il ne dissimulait pas; les vivres l'inquiétaient. L'Empereur était parti de Bayonne, et le maréchal Bessières

n'avait reçu aucune instruction. A Madrid, Savary était supposé diriger et non commander; il transmettait des ordres et n'en donnait pas... A la guerre, il n'y a pourtant que deux choses : commander ou obéir... Blake s'était renforcé : on assurait que les Anglais avaient débarqué à la Corogne; leurs flottes paraissaient sur les côtes. L'armée se porta le 26 à Léon; elle y passa cinq jours, sous le prétexte de raccommoder l'artillerie. Le 31, elle se porta à Puente de Orbijo. Les reconnaissances de cavalerie trouvèrent Astorga occupé : on rencontra aussi des patrouilles ennemies sur la route des Asturies.

Le maréchal Bessières reculait ainsi devant l'opération de Galice. Un événement inattendu le tira brusquement de cet état d'anxiété; il apprit tout-à-coup le désastre de Baylen.

A cette terrible nouvelle, tout fut aussi changé devant Sarragoce.

LE premier principe de l'attaque des places

est de n'employer contre elles les hommes que quand on a les moyens matériels à sa disposition, et même d'attendre que les moyens matériels soient réunis complètement avant de les employer, sans quoi l'on se consume en efforts inutiles, et quand le grand coup doit être frappé, les moyens sont devenus insuffisants. La violation habituelle de ce principe est la conséquence naturelle de la pétulance et de l'impatience qui sont la base du caractère français. Il devait en arriver ainsi surtout, lorsqu'on faisait un grand siège, sous les yeux d'un maître impatient, qui s'irritait de la résistance, qui pressait par ses ordres, dont l'opinion était tant à redouter comme maître de l'art, arbitre des réputations, et comme tout-puissant dispensateur des grâces; en outre, il était persuadé, et souvent avec raison, qu'on faisait mal ou imparfaitement partout où il n'était pas.

Aussitôt qu'une partie de l'artillerie fut arrivée, on la mit en batterie sur le pourtour

méridional. Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, les Français commencèrent à jeter dans la ville quelques bombes et obus. Six obusiers et deux mortiers de 12 pouces tiraient de demi-heure en demi-heure ; leur feu dura toute la journée du 1^{er} et la nuit suivante. Pendant ce temps une batterie de dix pièces longues de 8 s'organisait ; elle était destinée à battre en brèche le château de l'Inquisition. Ce château, bâti par les Maures et restauré par les rois d'Aragon, qui y avaient leur demeure, est à cent vingt toises du mur d'enceinte ; il est carré, flanqué de quatre tours bastionnées, avec fossé revêtu et chemin couvert. La batterie ouvrit son feu le 2, à une heure du matin ; quatre heures après, le mur était en brèche. A cinq heures du matin on lança les troupes contre la place, en six colonnes. Ceux qui devaient assaillir le château trouvèrent la brèche trop haute ; il eût fallu des échelles de dix pieds pour y atteindre, et l'on ne s'en était pas pourvu. Le couvent de Saint-

Joseph, qui est à la rive droite de la Huerba, fut enlevé, et resta au pouvoir des Français. Les autres colonnes d'attaque furent vigoureusement repoussées. Les Français eurent deux cents hommes tués et environ trois cents blessés.

Les munitions de siège étaient épuisées, il fallut en attendre de nouvelles. Les assiégeans reconnurent qu'il fallait renoncer à emporter d'assaut une place si bien défendue par la valeur des habitans; ils furent forcés de recourir aux procédés lents et réguliers de l'attaque contre une ville ouverte qu'on avait cru d'abord pouvoir emporter avec des tirailleurs.

Le colonel du génie Lacoste, envoyé par l'Empereur, dont il était aide-de-camp, pour commander le siège de Sarragoce, reconnut la place avec soin, et détermina l'attaque sur le front du couvent de Santa-Ingracia. La batterie contre le château resta comme diversion et fausse attaque.

La Huerba passe devant le couvent de